

INSERCTIONS

S'adresser au Bureau du Journal du 10
L'œuvre du matin à 10 heures du soir.

Tout le contenu de l'annonce doit être
l'été au Directeur.

Les non écrits ne sont pas rendus.
Le télégraphe national «La Cooperati-
on», 212.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Six.....	\$ 5.00 » 5.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.50 »	

Numéro du jour..... \$ 0.06
» ancien..... » 0.10

Les abonnements partent du 1er
du 15 de chaque mois.

Ce qu'on lit dans le Statistique Officielle

DE LA

POPULATION FRANÇAISE

Nos amis ne sauraient nous reprocher de nous occuper trop souvent du même sujet, quand ce sujet est la source de tous les maux dont nous souffrons tous, industriels et commerçants. Nous allons donc parler encore un peu du protectionnisme et la petite étude que nous lui consacrons aujourd'hui a pour but, en montrant la nation française divisée en deux catégories bien distinctes, d'établir combien l'une des deux parties est favorisée, privilégiée au détriment et pour la plus grande misère de l'autre.

Nous emploierons pour ce faire les chiffres, que nous donne la statistique officielle par laquelle nous savons déjà que notre pays est peuplé de 28,300,000 habitants; nous arrondissons les chiffres pour les rendre moins arides.

La première partie de cette population, la moins nombreuse, et c'est peut-être le motif qui lui fait réserver toutes les faveurs de nos gouvernants, est ce que l'on est convenu d'appeler la population agricole; elle compte, nous dit la statistique, 17,435,000 individus. Sur ce nombre, il faut prélever 10,999,000 femmes et enfants que la même statistique englobe négligemment dans cette appellation d'agricoles; nous qui ne sommes pas des statisticiens, mais qui prétendons néanmoins être logiques, nous déduisons hardiment de ces 10,999,000 femmes et enfants le modeste chiffre de 2,500,000 auquel s'élève au minimum le nombre de ces mêmes femmes et enfants employés dans les usines et que certes on ne peut pas sincèrement classer dans la catégorie des habitants vivant du travail des champs.

Il reste, 14,935,000 personnes formant la véritable population adonnée à l'agriculture et qui se décompose alors de la façon suivante:

- 2,377,000 propriétaires ou patrons,
- 1,192,500 fermiers et métayers,
- 2,890,100 ouvriers, laboureurs, etc.
- 75,000 employés.

Soit 6,535,000 personnes pour l'élément masculin, plus les 8,399,000 femmes et enfants, en tout les 14,935,000 habitants composant la dite population agricole.

Nous ne décomposons pas de la même façon la catégorie commerciale et industrielle, qui est, parait-il; quantité négligeable, mais qui constitue cependant la plus forte partie de la population.

Il suffira de faire une pauvre petite opération arithmétique, une naïve soustraction et nous verrons qu'elle est formée de 23,300,000 habitants, presque les deux tiers de la nation.

Voilà les chiffres dans toute leur brutalité.

Eh bien les examinant nous voyons pourquoi les deux tiers du peuple français sont jugulés, pressurés, ruinés, privés d'une façon progressive de leurs moyens de travail et d'existence; nous savons pourquoi nos usines se ferment; pourquoi nos ports sont désertés; pourquoi nos ouvriers manquent d'ouvrage; pourquoi nos maisons de commerce li-

AU JOUR LE JOUR

COURRIER POLITIQUE

Paris 10 février.

Le «Messager du Gouvernement» russe nous apporte une déclaration officielle au sujet des derniers incidents bulgares. Elle nous apprend que le Czar a accepté d'être le parrain du prince héritier Boris et qu'il a vu avec satisfaction le prince Ferdinand se conformer aux vœux de son peuple, en revenant à la Constitution première de la Bulgarie indépendante qui voulait que les héritiers du trône fussent élevés dans la religion orthodoxe.

Il n'est pas téméraire d'admettre, après cette manifestation, que la Russie va reprendre ses relations officielles avec la Bulgarie. Une question, toutefois, se pose encore, à savoir si le Czar considère le baptême du prince Boris dans la religion grecque comme un acte équivalent à sa reconnaissance, ou s'il attend pour cela l'accomplissement d'autres conditions. On se rappelle que sous le règne d'Alexandre III, la Russie avait constamment demandé que le prince fut d'abord régulièrement élu par un Sobranie convoqué ad hoc et régulièrement constitué. Elle n'a jamais admis comme valable l'élection du prince par le Sobranie de 1886, parce que dans celui-ci figuraient les députés de la Roumélie orientale dont la Russie n'a jamais voulu approuver l'annexion à la Bulgarie sous le prince de Battenberg.

Mais il semble peu probable que le Czar Nicolas, si chers que lui soient

ment de donna Serafina et, à droite, voici celui de la contessina. C'est le seul coin de la maison un peu chaud, où l'on se sente vivre... D'ailleurs, c'est lundi aujourd'hui, la princesse reçoit ce soir. Vous verrez ça.

Puis, ouvrant une porte qui donnait sur un autre escalier, très étroit:

— Nous autres, nous logeons au troisième... Si monsieur l'abbé veut bien me permettre de passer devant lui?

Le grand escalier d'honneur s'arrête au second; et elle expliqua que le troisième étage était seulement desservi par cet escalier de service qui descendait à la rue longeant le flanc du palais, jusqu'au Tibre. Il y avait là une porte particulière, c'était très commode.

Enfin, au troisième, elle suivit un corridor, elle montra de nouveaux des portes.

— Voici le logement de don Vigilio, le secrétaire de Son Eminence... Voici le mien... Et voici celui qui va être le vôtre... Chaque fois que monsieur le vicomte vient passer quelques jours à Rome, il n'en veut pas d'autre. Il dit qu'il est plus libre, qu'il sort et qu'il rentre quand il veut. Je vous donnerai, comme à lui, une clef de la porte en bas... Et puis, vous allez voir quelle jolie vue!

Elle était entrée. Le logement se composait de deux pièces, un salon assez vaste, tapissé d'un papier rouge à grands ramages, et une chambre au papier gris de lin, semé de fleurs

la mémoire et les traditions politiques de son père, veuille faire rétrograder l'histoire et ne tenir aucun compte de faits irrémédiables, d'ailleurs acceptés par toute l'Europe.

Il faut donc s'attendre plutôt à voir s'accomplir sous peu, la reconnaissance définitive du prince de Cobourg comme souverain de la principauté bulgare.

Cette reconnaissance, au demeurant, ne dépend pas du Czar seul. C'est avant tout au Sultan qu'il fasse certaines signataires du traité de Berlin, et cela en vertu de son droit de suzeraineté sur la Bulgarie, de donner l'investiture à l'Élu du Sobranie. Selon toute vraisemblance, M. Stoïloff sera rendu à Constantinople pour régler cette question. Il ne lui sera pas difficile, dans les circonstances actuelles, d'obtenir du Sultan qu'il fasse cette démarche, du moment que la Russie n'y met point obstacle. Quant aux autres puissances, on sait qu'elles ont virtuellement et depuis longtemps reconnu le prince Ferdinand, si bien qu'aucun obstacle à sa proclamation définitive n'est à prévoir de ce côté.

Ce n'est plus un secret que depuis longtemps la réaction en Allemagne médite de supprimer le suffrage universel qui est, selon elle, l'une des causes de la puissance du mouvement socialiste. Seulement elle ne se résigne pas encore à engager ouvertement la lutte dans tout l'Empire et c'est par les petits États qu'elle entend la commencer. C'est ainsi qu'en Saxe, où le socialisme compte proportionnellement le plus d'adhérents, elle veut essayer de substituer au vote populaire direct pour la Chambre des Députés le système de la représentation des classes qui fleurit encore en Prusse pour les élections à la Diète.

Le ministre saxon vient de déposer à la Chambre un projet dans ce sens. Ce projet a produit une déplorable impression et dès le jour même de sa publication, des meetings de protestation se sont organisés. A Dresde, il y en a eu six et le projet réactionnaire du gouvernement y a été vivement attaqué. Ces réunions ont du reste été très calmes. Une seule a dû être dissoute et c'est un député, M. Geyer, qui la présidait. Dans chaque de ces réunions a été voté un ordre du jour condamnant le projet de loi comme attentatoire aux droits du peuple, et exprimant la ferme résolution de la démocratie de combattre sans merci pour les libertés publiques.

La situation équivoque se prolonge en Italie sans que l'on voie apparaître une issue à l'incompréhensible imbroglio politique créé par les folies de M. Crispi. Un nouvel incident qui provoque une très vive agitation vient de se produire: un journal de Naples publie une correspondance du camp italien d'Adoua dans lequel il est dit que le général Baratieri se plaint amèrement de l'inertie du gouvernement et lui impute toute la responsabilité de la situation fâcheuse qu'a l'armée italienne est acculée.

Voilà qui est très grave. Que les propos attribués au commandant gouverneur de la colonie soient authentiques ou non, il est certain que ce qu'on lui fait dire est l'expression exacte de la vérité. Ainsi que l'Italie le fait remarquer, le gouvernement n'a cessé jusqu'à présent de vivre dans le pays des chimères à propos de l'Erythrée. Première et immense chimère: la sup-

bleues décolorées. Mais le salon faisait l'angle du palais, sur la rue et sur le Tibre; et elle était allée tout de suite aux deux fenêtres, l'une ouvrant sur les lointains du fleuve, en aval l'autre donnant en face sur le Translèbre et sur le Janicule, de l'autre côté de l'eau.

— Ah! oui, c'est très agréable dit Pierre qui l'avait suivie, debout près d'elle.

Giacomo, sans se presser, arriva derrière eux, avec la valise. Il était onze heures passées. Alors, voyant le prétre fatigué, comprenant qu'il devait avoir très faim, après un tel voyage, Victorine offrit de lui faire servir tout de suite à déjeuner, dans le salon. En suite, il aurait l'après-midi pour se reposer ou pour sortir, et il ne verrait ces dames que le soir, au dîner. Il se récria, déclara qu'il sortirait, qu'il n'aurait certainement pas perdu une après-midi entière. Mais il accepta de déjeuner, car, en effet, il mourait de faim.

Cependant, Pierre dut patienter une grande demi-heure encore. Giacomo, qui servait sous les ordres de Victorine, était sans hâte. Et celle-ci, pleine de méfiance, ne quitta le voyageur qu'après s'être assurée qu'il ne manquait rien de son dîner.

— Ah! monsieur l'abbé, quelles gens, quel pays! Vous ne pouvez pas vous en faire la moindre idée. J'y vivrais cent ans que je ne m'y habituerai pas... Ah! sans la contessina qui est si belle, si bonne!

Puis, tout en mettant elle-même sur

position qu'on pouvait conquérir à jamais le Tigre et asservir l'Éthiopie, au moyen d'une expédition heureuse du général Baratieri!

Les ministres à Rome et le général Baratieri à Massouah, ont oublié toute l'histoire de ce pays belliqueux. Ce n'est pas seulement dans les livres des voyageurs, mais dans les documents officiels qu'on a mille fois parlé de la force militaire de l'Abyssinie et du Choa, confirmée et prouvée d'ailleurs par des événements historiques anciens et modernes. Malgré cela on a cru pouvoir tenir le Tigre jusqu'à Antolo avec 8 ou 10,000 hommes, et on a paru tout surpris lorsque, aux sinistres lueurs d'Amba-Alagi, on a appris que le ras Makonnen était à la frontière avec 30,000 hommes.

Seconde et plus grande surprise, lorsque la tente rouge de Ménélik a fait son apparition à Scelicot, comme si elle tombait des nues ou comme si, au sud de tout le monde, le Négus n'avait autrefois marché à la tête d'armées bien plus nombreuses.

On prétend que la faute de cette colossale imprévoyance n'est pas due au gouvernement, mais au général Baratieri. On lui a donné, dit-on, tout ce qu'il a demandé. Le général répond aujourd'hui qu'on lui a tout refusé, que les renforts en hommes et en munitions qui lui ont été expédiés étaient inférieurs au chiffre qu'il avait fixé, que l'on s'est d'ailleurs décidé trop tard à lui les envoyer.

Où qu'il en soit, ce qui devient de jour en jour plus évident, c'est que le général Baratieri, avec les forces dont il dispose, n'est pas en mesure d'attaquer l'ennemi. Même si une partie de l'armée choane se retirait, il en resterait toujours assez pour tenir en respect les forces du général italien. Il est donc inutile d'attendre une bataille de jour en jour moins probable.

Voilà ce dont l'opinion publique, léurrée trop longtemps, se rend bien compte et elle réclame aujourd'hui avec une énergie croissante que le Roi et ses ministres prennent enfin les mesures indispensables soit pour conclure une paix honorable s'il en est temps encore, soit pour mettre le général Baratieri en état de sortir de son inaction.

Mais les conseils des ministres se succèdent et se ressemblent, c'est-à-dire qu'ils n'aboutissent pas.

Samedi encore, les ministres ont débattu sur la situation, sous la présidence du Roi, mais on ne sait rien que de contradictoire au sujet de leur résolution, si résolutions il y a. D'après l'Agence nationale, on aurait décidé d'examiner les propositions de paix de Ménélik et d'autoriser le général Baratieri à se mettre en rapports avec le Négus, mais en même temps on aurait résolu l'envoi de nouveaux renforts qui pourraient servir, soit pour persuader Ménélik d'accepter les conditions italiennes, soit pour permettre de reprendre l'offensive, et enfin, de renoncer aux expéditions d'Aoussa et du Harrar.

D'après l'Italie au contraire, les ministres auraient repoussé les propositions de Ménélik et l'on aurait décidé d'envoyer en Erythrée douze nouveaux bataillons destinés à permettre au colonel Pittagallo d'occuper Aoussa et d'essayer, si la chose est possible, de pénétrer de là dans le Harrar.

Tout cela, on le comprend, est singulièrement vague et difficile à concilier.

la table une assiette de figues, elle le stupéfia, quand elle ajouta qu'une ville où il n'y avait que des curés ne pouvait pas être une bonne ville. Cette servante incrédule, si active et si gaie, dans ce palais, recommençait à l'effarar.

— Comment! vous êtes sans religion?

— Non, non! monsieur l'abbé, les curés, voyez-vous, ce n'est pas mon affaire. J'en avais déjà connu un, en France, quand j'étais petite. Plus tard, ici, j'en ai trop vu, c'est fini... Oh! je ne dis pas ça pour Son Eminence, qui est un saint homme digne de tous les respects... Et l'on sait, dans la maison, que je suis une honnête fille, que jamais je ne me suis mal conduite. Pourquoi ne me laisserait-on pas tranquille, du moment que j'aime bien mes maîtres et que je fais soigneusement mon service?

Elle finit par rire franchement.

— Ah! quand on m'a dit qu'un prêtre allait venir, comme si nous n'en avions déjà pas assez, ça m'a fait d'abord grogner dans les coins... Mais vous m'avez l'air d'un brave jeune homme, je crois que nous nous entendrons à merveille... Je ne sais pas à cause de quoi je vous en raconte si long, peut-être parce que vous venez de la bas, et peut-être aussi parce que la contessina s'intéresse à vous... Enfin, vous m'excusez, n'est-ce pas? monsieur l'abbé, et croyez-moi, reposez-vous aujourd'hui, ne faites pas la bêtise d'aller courir leur ville, où il n'y a pas

MA CHE ATTORE!!!

Mais quel acteur! s'écrient les Romains lorsqu'ils font des réserves sur M. Crispi. Et ils l'admirent sincèrement de savoir tenir tant de rôles et si différents avec une telle maestria.

Admettons que M. Crispi, comme acteur, soit incomparable, mais où il devient par trop difficile de l'applaudir, c'est lorsqu'il impose, à d'illustres morts, le rôle qu'il entend leur faire jouer.

On se demande ce que l'âme de Garibaldi, voltigeant autour de sa statue en bronze, a pu penser du masque tout à fait étrange que M. Crispi applique de vive force à sa figure légendaire.

Quoi! lui le héros dont l'indépendance était farouche dont la liberté de parler et de juger était celle que ses meilleurs amis attendaient toujours avec anxiété le jugement qu'il portait sur leurs actes; qu'il le chef des Mille, M. Crispi dans son stupéfiant discours du Janicule, le 20 septembre dernier nous le dépeint comme un dénot de Victor-Emmanuel? Dénot, mais c'est plus encore que courtois; dénot de la royauté, Garibaldi. Et Mazzini, que nous en apprend M. Crispi? On peut le donner en cent à deviner: l'Italie doit à Mazzini, comme aussi à Garibaldi, — qu'on donc? L'unité? Non! «La foi régénératrice en la dynastie!»

Le comble du discours sur le Janicule, dont la presse française fit un éloge succinct et banal sur un résumé dument remanié et expurgé, le comble, dis-je, c'est que M. Crispi, parlant de la constitution du royaume italien n'a pas dit un mot, un seul mot, ne fut-ce qu'un trait de mot, de Cavour! Je ne crois pas qu'à si peu de distance d'aussi grands événements nationaux, pareil acte d'ingratitude ait pu être commis devant un peuple assemblé.

Quoi! la figure de Garibaldi, celle de Mazzini faussées non par un jeune, par un nouveau, les connaissant mal ou imparfaitement, mais par leur contemporain, et même, à certains jours, leur compatriote; qu'il la figure de Cavour, repoussée dans l'ombre, son nom livré à l'insultant silence par celui qui parle au nom de l'Italie unifiée?

Et deux jours après, le 22 septembre, l'inauguration du monument de Cavour fut faite comme à regret, sans aucune solennité, la date de cette inauguration ne correspondant à aucune des dates que Cavour a créées comme par exemple, celle que les Italiens appellent la fête du Statut, la fête nationale.

Tandis que le monument de Garibaldi est sur le Janicule, celui de Cavour est aux Prati di Castello dans un bas-fond, au milieu des terres remuées.

Est-ce que le grand homme d'Etat l'organisateur des victoires, le fondateur du royaume italien est inférieur au grand révolutionnaire, à l'héroïque agitateur? Non, mais M. Crispi peut se réclamer du second, mêler son apothéose à la sienne; tandis qu'avec Cavour il ne saurait tenter rien de semblable.

Un journal de la démocratie avancée en Italie, le Secolo, de Milan, aussi stupéfait que les amis de Cavour de cet inqualifiable silence du Janicule, se demandait, le 21 septembre, si M.

des choses si amusantes qu'ils le disent.

Lorsqu'il fut seul, Pierre se sentit brusquement accablé, sous la fatigue accumulée du voyage, accrue encore par la matinée de fièvre enthousiaste qu'il venait de vivre; et, comme grisé, étourdi par les deux œufs et la côtelette mangés en hâte, il se jeta tout vêtu sur le lit, avec la pensée de se reposer une demi-heure. Il ne s'endormit pas sur le champ, il songeait à ces Boccanera, dont il connaissait en partie l'histoire, dont il rêvait la vie intime, dans le grossissement de ses premières surprises, au travers de ce palais désert et silencieux, d'une grandeur si dolébrée et si mélancolique.

Puis, ses idées se brouillèrent, il glissa au sommeil, parmi tout un peuple d'ombres, les unes tragiques, les autres douces, des faces confuses qui le regardaient de leurs yeux d'énigme, en tournant dans l'inconnu.

Les Boccanera avaient compté deux papes, l'un au treizième siècle, l'autre au quinzième; et c'était de ces deux élus, maîtres tout-puissants, qu'ils tenaient autrefois leur immense fortune, des terres considérables du côté de Viterbe, plusieurs palais dans Rome, des objets d'art à remplir des galeries, un amas d'or à combler des caves. La famille passait pour la plus pieuse du patriciat romain, celle dont la foi brûlait, dont l'épée avait toujours été au service de l'Eglise; la plus croyante, mais la plus violente, la plus bataillonne aussi, continuellement en guerre

Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Mario Irigaray d'Arosa. Dayman 127.

INSTITUTO UNIVERSAL

Pour garçons, Uruguay 283 à 201.
Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide.
On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustin M. Vazquez, Directeur.

Crispi, ne gardait pas rancune au comte de Cavour de cette phrase célèbre: «Quand un pays est constitué le premier imbécile venu peut le gouverner».

Je disais dans un autre article, à ce propos, ces derniers jours: «Mais Cavour n'entendait pas exclure du royaume italien — comme Platon le faisait des poètes dans sa République — les hommes de génie bienfaisants. Il est vrai qu'à ce titre il eût exclu M. Crispi, car sa bienfaisance est plus que contestable».

Le syndic de Rome, prince Ruspoli, a vengé par un discours éloquent et chaleureux M. de Cavour des ingratitude et des trahisons gouvernementales; il a dit quel était celui qui domina la politique italienne de toute sa hauteur.

Cavour cultivait en politique l'habileté, mais il la faisait servir au seul profit de l'Etat, tandis que M. Crispi cultive, lui, la ruse au seul profit de son personnelisme.

Cavour sut gouverner avec le roi Victor-Emmanuel, avec Garibaldi, avec Mazzini et il ne songea qu'à utiliser leur valeur et leur puissance sans jamais songer à les amoindrir. M. Crispi entend dominer jusqu'à leur mémoire. Il catégorise ces grands Italiens pour les inférioriser. D'abord il transforme Mazzini et Garibaldi en dévôts de Victor-Emmanuel, puis il fait planer sur tous une figure avec laquelle il se mesurera peut-être plus tard: celle du Très Haut.

«L'Italie, répète M. Crispi, n'a été unifiée que par la volonté du Seigneur».

Alors pourquoi glorifier Garibaldi, le volontaire glorieux de cette unité? Pourquoi avoir fait venir, de tous les coins de l'Italie ces vétérans dont chacun fut à son heure un héros? C'était donc pour leur dire: «Vous n'avez été que des instruments».

Peut-être ceci, peut-être cela, mais surtout pour tenir l'affiche, pour y être en grosses lettres, désigné une fois de plus, comme premier rôle.

LES FAUSSES NOUVELLES

Elle germent dans la cervelle d'un alarmiste quelconque. Un soir, au café, il s'imagina (ou il imagine) que les Français, ennemis mortels des Italiens, comme on sait, ont équipé un vaisseau qui mène un croisière dans la mer Rouge pour s'entendre avec Ménélik. Cette idée le transporta d'in-

d'une sauvagerie telle, que la colère des Boccanera était passée en proverbe.

Et de là venaient leurs armes, le dragon ailé soufflant des flammes, la devise ardente et farouche, qui jouait sur leur nom: *Bocca nera, Alma rossa*, bouche noire, âme rouge; la bouche enténébrée d'un rugissement, l'âme flamboyant comme un brasier de foi et d'amour. Des légendes de passions folles, d'actes de justice terribles, couraient encore. On racontait le duel d'Onfredo, le Boccanera qui, vers le milieu du seizième siècle, avait justement fait bâtir le palais actuel, sur l'emplacement d'une antique demeure, démolie.

Onfredo, ayant su que sa femme s'était laissée baisser sur les lèvres par le jeune comte Costamagna, le fit enlever un soir, puis amener chez lui, les membres liés de cordes; et là, dans une grande salle, avant de le délivrer, il le força de se confesser à un moine. Ensuite, il coupa les cordes avec un poignard, il renversa les lampes, il cria au comte de garder le poignard et de se défendre. Pendant près d'une heure, dans une obscurité complète, au fond de cette salle encombrée de meubles, les deux hommes se cherchèrent, s'évitèrent, s'étranglèrent, en se lardant à coups de lame.

(A suivre).

ROME

II

L'escalier se trouvait dans un angle de la cour, sous le portique: un escalier monumental, aux marches larges et basses, si douces, qu'un cheval aurait pu les monter aisément, mais aux murs de pierre si nus, aux paliers si vides et si solennels, qu'une mélancolie de mort tombait des hautes voûtes.

Arrivée au premier étage, Victorine eut un sourire, en remarquant l'homme de Pierre. Le palais semblait inhabité, pas un bruit ne venait des salles closes. Elle désigna simplement une grande porte de chêne, à droite.

— Son Eminence occupe ici l'aile sur la cour et sur la rivière, oh! pas le quatrième étage seulement... On a fermé tous les salons de réception sur la rue. Comment voulez-vous entretenir une pareille halle, et pourquoi faire? Il faudrait du monde.

Elle continuait de monter de son pas alerte, restée étrangère, trop différente sans doute pour être pénétrée par le milieu; et, au second étage, elle reprit.

— Tenez! voici, à gauche, l'apparte-

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDRÉS—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 351 A 353, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA,
CALLE 13 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios
avisa al público que tiene todavía para LIQUIDAR:
Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillones de Viena, Fi-
chel, etc., etc.
Especialidad en muebles macizos para campañas.
Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

[Gran Diploma de Honor

DOS GRANDES PREMIOS

EXPOSICION ITALO-AMERICANA

Exposicion de Chicago 1893

GENOVA 1892

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor.—Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo.—Pre-
cios sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí número 345—Teléfono "Uruguay" 881

Sucursal "La Comercial", 23 de Agosto 202, entre Treinta y Tres y Misiones.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado "Les
Mandarin". Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licorosos finos de
todas clases.
Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. REDUCHAUD E HI-
JOS, calle Camarás 50 A.
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los prin-
cipales cafés y confiterías de la capital.
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los
mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLES de Martin Catalogne.

281—25 de Mayo—281

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fabrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para
hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbatas, bastones, paraguas,
etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Douis Alcott y Ca

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDU Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es sumamente para el blanqueo de las paredes y cielos ra-
nos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su
composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cual-
quier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD E HIJOS

CALLE CAMARAS NUM. 50 A

MONTEVIDEO

LICEE CARNOT

85 -- RUE CONVENCIÓN -- 85

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. en-
seignement commercial; 3. enseignement universitaire.
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultané-
ment en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.
Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin
de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète
que réclame leur avenir.
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme
en famille.

MONTEVIDEO

EXPRESO "LA CONFIANZA"

P. Christophersen

150—CALLE PIEDRAS—150

SERVICIO MARITIMO

Conduccion de equipages, encomiendas, cargas, animales
en pie, etc., desde domicilio hasta domicilio en Buenos Ai-
res y hasta los vapores de ultramar y vice-versa.

MUDANZAS

Entrega y recibo de cualquier bulto en las estaciones ó
depósitos y demás servicios.

Oficina en Buenos Aires: calle Cayo núm. 360

DENTISTAS AMERICANOS

161—CALLE ITUZAINGO—161

(PLAZA MATRIZ)

AGUA

DE LA

REINA

Y POLVOS

DE LA

PERLA "LA PRINCESA"

PARA CONSERVAR LOS DIENTES
NO TIENE RIVAL

CONSULTORIO

GUILLERMO E. HILL C. D. E.

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

TRANSACCION

DE CAFÉ

CONCENTRADO

ECONOMIA

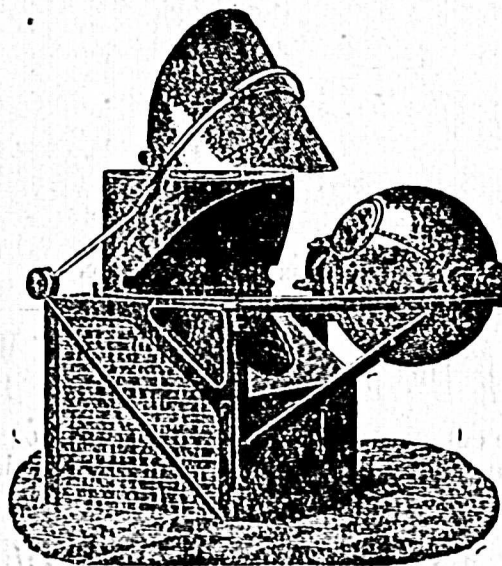
DE 25 POR CIENTO

196—Arcey—196

Teléfono Montevideo

núm. 19.

REPARTIDO



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196—Arcey—196

Teléfono Montevideo

núm. 19.

REPARTIDO

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232—SARANDÍ—232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de
Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que
les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool,
Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOIR PAQUETE INGLAIS

ORCANA

Capitan: — F. E. KITEJ

Saldrá el 13 de Marzo de 1896

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y
Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS
PASAJES A VIGO EN 3 CLASES 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol,
Alvaredo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y
provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros

WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

BUENOS AIRES

Calle 25 de Mayo 214

Reconquista 303

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

AGENCE D'ASSURANCES MARITIMES

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

MARITIMES ET FLUVIALES

CONTRE L'INCENDIE

H. AUBERT, AGENT

61—Calle Zabala 61—MONTEVIDEO

DEPOSITO DE MAQUINAS

UTILES AGRICOLAS E INDUSTRIALES

FABRICA DE BOLSAS

CORDELERIA NACIONAL

— DE —

H. GROSCURTH

39—CALLE RIO NEGRO—41

AGENCIA DE SEGUROS

Informes y presupuestos de instalaciones. —Reparación de fábricas europeas y norte-
americanas.
La colección de muestras de ferretería, papelería, etc., se llevará brevemente a la calle
Rio Negro 159 y 161.

COLON--CRU GIOT--COLON

VENTE DE VINS

La garfante fabrication et la pureté des vins sont garanties; ils sont limpides et ont une
grande finesse de goût.
60 bordelaises de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Ga-
may-Livardun ou Bourgeonne, Pinot, etc., etc., récoltés dans le même établissement, exempt
de toute maladie.

AGENT M. SEXTO BONONI

Rue Cerro 93 et 97 Montevideo

Teléfono de Montevideo N.º 127

Preis \$ 1.50 les 12 litres déquatre et livrés à domicile à Montevideo
26 00 la bordelaise avec fût
Le vignoble Giot occupe une position exceptionnelle et est entouré d'une manière spéciale
ce qui assure la parfaite maturité des raisins, et la finesse de ses vins, qui sont traités avec tous
les soins possibles, et les maîtres les plus perfectionnés.
Une partie des vins sont expédiés aux Américains et Riparais, et l'éta-
blissement tout en augmentant ses plantations peut vendre à la saison prochaine 1.000.000 de
ces espèces connues comme les plus résistantes contre la Phylloxera
Le téléphone de la Granja Giot est N.º 231, de la Cooperativa.

THE STANDARD LIFE

Grande Compagnie Britannique D'Assurances

EUR LA VIE

UNE DES PLUS ANCIENNES, LIBERALES ET IMPORTANTES DU MONDE
UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.
Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL, Gerente

161—CALLE ITUZAINGO—161

(Plaza Matriz)

FEUILLETON

JALOUSIE

(TABLETTES D'UNE VIEILLE FILLE)

Pour moi, dont la vie est si grise, si monotone, cette journée comptera
parmi les plus agitées: elle ne m'a, ce-
pendant, apporté qu'une visite, celle
d'une très ancienne amie qui revient
dans notre province après trente ans
passés à Paris, trente ans de bonheur,
me dit-elle, pour aboutir à la plus af-
freuse catastrophe et s'échouer ici, seu-
le, dénuée de tout. Voici l'histoire de

Germaine Evron; elle mérite d'être
notée.

Nous fûmes compagnes de la même
classe, au couvent, depuis notre pre-
mière communion, accomplie le mê-
me jour, jusqu'au même jour où
nous eûmes, l'une et l'autre, passé nos
examens et fait (le mot est un peu ri-
sible, à propos de la petite ville qui en
fut le témoin) notre entrée dans le
monde. Ce dernier événement consi-
sta à participer, une fois chaque se-
maine environ, aux modestes réu-
nions musicales que donnaient alter-
nativement quelques notables habi-
tants ou quelques fonctionnaires à
l'aise.

Mon succès, il me semble, y fut
plus éclatant que celui de Germaine;
et maintenant que trente ans passés
ont fait de moi une vieille fille, et d'el-
le presque une vieille femme, je puis

bien écrire, sans trop d'orgueil, que
j'étais la plus jolie des deux. La plus
jolie et la plus riche, le tout propor-
tionné au choix restreint de demoiselles
à marier qu'offrait la localité: j'avais
quarante mille francs de dot, Germaine
vingt-cinq mille; j'étais une
brune bien faite avec un joli visage
régulier; Germaine était une fillette
blonde, à frimousse de chat, n'ayant
guère que sa jeunesse et sa vivaci-
té pour toute beauté. Mais les hom-
mes nous voient autrement que nos
miroirs.

On disait de moi, on me disait à
moi-même: «La belle mademoiselle
Heudier...» Seulement, je ne récom-
pense ces platoniques admirations,
tandis que l'on faisait la cour à Ger-
maine, une cour dangereuse pour elle
et pour les hommes qui la courtoisaient
dont on se cachait et qu'elle n'avait

pas toujours, tandis que moi, je pou-
vais raconter chaque fois à ma mère
les propos de mes danseurs: l'inspi-
rais le respect. Que de fois ce ju-
gement des augures de la ville, dames
âgées ou messieurs tout blancs, m'est
revenu aux oreilles: «M. Heudier, il
lui faut un Prince Charmant qui l'é-
pouse pour sa beauté et l'emmena
dans un palais...»

Peut-être avaient-ils raison... Mal-
heureusement, quand les Princes
Charmants furent en voyage, ils ou-
blieront toujours de s'arrêter dans no-
tre petit trou de province. D'où il ré-
sulta que la belle Mlle Heudier coiffa
sainte Catherine—elle va même à la
coiffer, bientôt, pour la seconde fois
—tandis que ce gentil laideron de Ger-
maine avait déjà eu le temps de man-
quer trois mariages quand elle épou-
sa, à vingt-trois ans, un contrôleur des
douanes.

Elle nous quitta quelques semaines
après. Un changement de ministère
était survenu: le contrôleur des dou-
nes avait un ami parmi les chefs du
nouveau cabinet, et, grâce à cet ami,
on le nommait à l'administration cen-
trale. Germaine apporta la veine au
ménage dans les fosses de sa fri-
mousse irrégulière, dans les frissures
de ses mèches blondes. Tout réussit
aux jeunes époux. Le mari eut l'avancé-
ment rapide, la décoration, la rési-
dence de Paris tout le long de sa car-
rière. Germaine fut fêtée jeune femme
comme elle l'avait été jeune fille: on
l'entoura, on la courtisa; mais elle ai-
mait son mari et ses deux enfants—un
fil et une fille, comme dans les con-
tes de fées!... Je crois qu'elle resta
réellement une très honnête femme. Il

est si facile d'être vertueuse quand on
a le bonheur. J'imagine que beaucoup
de vertus sont fautes de paresse satis-
faites!...

Cependant, la pauvre Alice Heu-
dier vieillissait... Quand j'évoque
ces trente années de ma vie, elles me
semblent d'une longueur infinie, com-
me serait une interminable avenue
bordée d'arbres, tous les mêmes, jus-
qu'à l'extrême horizon. Qu'est-ce que
j'ai fait de ces trente ans, bon Dieu! et
comment ai-je pu supporter, sans
mourir d'ennui, les innombrables jour-
nées qui en furent la monnaie quoti-
dienne? Eh bien! je mentirais à dire
que j'ai souffert de ma solitude, de
l'uniformité de mes heures.

(A suivre).